

## Saint-Christophe

Jean-Philippe Dupuis

---

Number 17, Winter 2008–2009

Empreintes littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2597ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Dupuis, J.-P. (2008). Saint-Christophe. *Contre-jour*, (17), 101–112.

# Saint-Christophe

---

Jean-Philippe Dupuis

Dans cette maison tu n'as pas été pauvre  
Tu prenais, la nuit venue, devant le feu  
Un repas de patates, d'oignons bouillis  
Où bougeaient sous les peaux translucides  
Les reflets de l'hiver, tes lents retours

Les feux aux angles des rues  
Coloraient l'énigme de ta buée  
Tu n'étais pas encore de ce monde  
Comme un corps non recensé  
Et tu marchais dans la lumière d'un conte  
Jusqu'ici, cette maison appuyée  
Contre le ciel noir d'un autre siècle

Tu restais longtemps assis devant ces bulbes de givre  
Que les flammes tranquilles traversaient  
L'œil vacant, dans cette absence de foyer  
Ce repas gris retenait au sol ton poids de paille  
Tandis qu'au plafond rebondissaient  
Les premiers vers d'hélium  
Qui cherchaient les fentes, les fissures  
Pour rejoindre le soleil de l'autre côté de la terre

L'oignon dernier devenait un rêve  
Les doigts d'une main se doublaient  
Pour mieux atteindre la perle du centre  
Et sous ta langue se formaient les cristaux d'un piège

L'image latente d'une fausse route  
Un homme à venir sans chemin  
Longeait la lisière d'un bois sauvage  
Pris par ses yeux sur le point de fendre  
Sous la pression des heures sans fin  
Tout pouvait, les arbres mêmes et le vent  
Se retourner contre lui, le transpercer  
En des accords d'harmonium

La trappe au centre de la cuisine  
Gardait les odeurs de la terre  
Tachée d'huile et de crottin, un garage, une écurie  
La maison d'un peintre buveur avait-on raconté  
Et l'ouvrir la nuit en hiver  
C'était ouvrir le coffre d'un autre temps

À plat ventre, au bout d'un fil  
Tu descendais l'espoir d'une lampe  
Pour trouver dans un coin, derrière des pots  
Derrière des linges figés par le gel  
Un lot de paysages retourné  
Les cahiers froids d'un journal  
Boursoufflés par le plomb de notre langue étrangère  
Que tes doigts aveugles suivaient en rêve  
Jusqu'au réconfort des aveux

Autres soirs à genoux devant le poêle ouvert  
Un ami couvert de neige venait boire à tes côtés  
Des livres secs craquaient entre vos paumes  
Comme les crépitements d'un autre feu  
Ravivé par des poignées d'aiguilles rousses  
La voix des écrivains colorait l'espace enflammé

Les chats dans la pénombre de l'escalier  
Répondaient de leurs billes à cette magie éphémère  
Leurs pupilles voyageaient jusqu'à vous  
Enveloppaient tes yeux de lune et comment revenir  
Rêveur sur le dos des caractères

Tu respirais à l'image des fleurs sans poids  
Qui ondulaient dans la chaleur du rideau  
Et regardais s'effacer sous les cônes de lumière  
Le tracé de ses pas emportés par le froid  
S'éloigner son ombre comme une ombre seule  
Au moment de partir sait prendre les devants  
Jusqu'à la noirceur retrouvée

Derrière les arbres, au-dessus des maisons  
Le souffle retenu, la durée des nuages  
Le temps que reparaisse une autre ville,  
Plus vieille encore au bord du fleuve  
Le pont, les phares, l'odeur de la pulpe  
Les soirs venaient comme ils viennent en automne  
Où tout se comprime et devient bleu  
Alors que des hommes sur la rive  
Fumaient comme des lucioles  
Dans une attente isolée  
Il y a longtemps que tu ne faisais plus de ronds  
Des volutes montaient de tes doigts  
Et de l'autre côté montait la lune  
Au-dessus des arbres en feutre découpés  
Sur l'eau noire du fleuve émouvant

Le temps que paraisse la lune  
Un poème comme un x à tes pieds  
Et ce fauteuil, compagnon de bois  
Ce que tu étais alors  
Dans le faible éclat d'un livre ouvert

Un épouvantail encore vert aux poignets de trèfle et de mil  
Monté en image sur les épaules d'un homme de lettres  
Où tournaient des volées noires  
À voix basse tu écoutais au centre de tes yeux  
Un feuillage tremblant comme des oiseaux de passage

*Je vis dans une maison, une très vieille maison  
Où je commence à ressembler aux meubles  
À la très vieille peau des fauteuils*

Comment rejoindre le cœur d'un homme  
Alors qu'il écrit au burin sur ses os

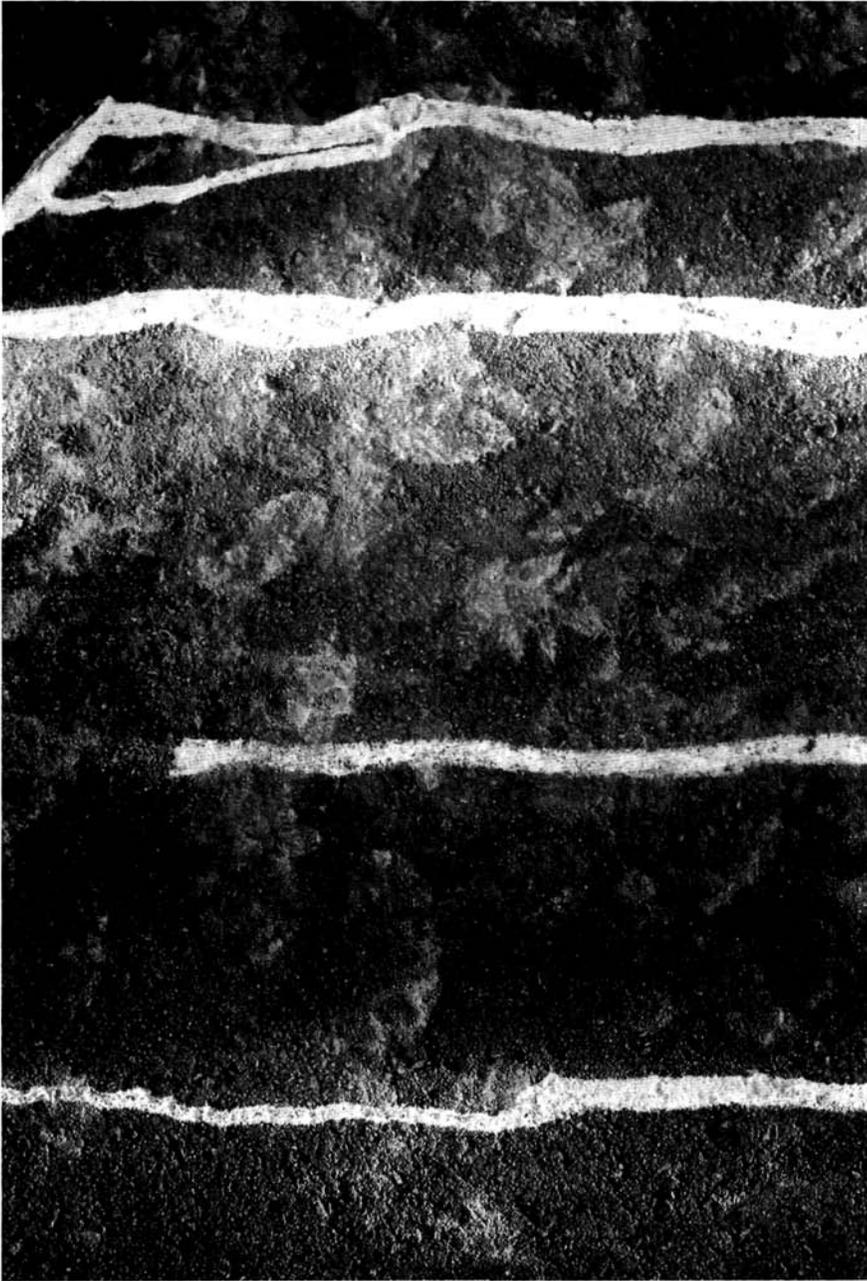
Un stylo sur un buvard, une machine à écrire  
Des livres et des carnets, des pages manuscrites  
Le revers plombé d'une main encore visible  
Puis cette ébauche au crayon au fond d'un musée  
Un carré de papier déposé là  
Sous le verre silencieux  
Comme on en trouve sous les lits  
Tombé la nuit des commodes  
Derrière les plinthes des chambres imagées

Partir sans foyer, sans la bague des retours  
Tu filmais en rêve des maisons en feu  
Et tes chemises au réveil par la fenêtre  
Les unes aux autres nouées  
Jusqu'à cet homme des lisières  
Que le vent traversait par les yeux

Tu l'auras vu passer les flammes  
Remonter le temps par les vitres brûlantes  
Ce chemin à rebours qui s'était refermé  
Et tendre les mains pour atteindre ton âge  
Des aiguilles de pin tombaient d'entre ses doigts  
En filaments de braise sur le sol

Les chats buvaient le givre des carreaux  
L'or illuminait la maison-coffre  
Jusqu'au feu nouveau, jusqu'à tes mains  
Un sifflement de foin humide  
Comme une image à brûler  
Saint Christophe à ton chevet

Les vers en italique sont les premiers du poème « Rue Saint-Christophe » de Gaston Miron.



Yves Laroche